

Mon Village

Par Charles BIVORT.



Noël 1889.

L'hiver se présentait d'une façon particulièrement dure.

La neige était tombée en abondance dès le mois de novembre. A Paris, elle ne dure pas en général, aussi était elle déjà fondue; mais, dans les campagnes, il devait en rester une forte couche.

Il y avait plusieurs années que je n'étais retourné dans mon village, et je fus pris, vers Noël, de nostalgie.

En partant de Paris le 24 décembre, au soir, j'arrivai le lendemain de grand matin à Longwy, dernière station française. Là, je dus attendre pendant deux heures le départ du train qui se rend au Luxembourg par la Belgique.

Bien qu'une excursion aux environs de cette petite ville forte placée comme une sentinelle avancée auprès de la frontière, offre peu de charme en temps ordinaire et en offrait moins encore ce jour-là, par la brise terrible qui soufflait, je visitai cependant la ville haut comme j'en avais pris l'habitude lors de mes voyages antérieurs.

J'avais suivi la même route plus de dix fois en retournant dans mon pays; mais le voyage n'avait pas, cette fois, le même but que les précédents. Je l'entreprenais pour réaliser un projet déjà ancien, celui de résumer, dans une petite brochure, les souvenirs que j'avais gardés de mon village natal. Je désirais compléter mes notes par quelques indications biologiques, et j'étais plein de mon sujet au point d'en oublier les rigueurs de la saison.

De Longwy à Arlon, la route n'est pas longue; elle me le parut encore moins cette fois, car j'étais absorbé par les souvenirs du passé qui me reportaient à vingt ans en arrière, à mon départ pour Paris en 1865.

A cette date lointaine, la température n'était guère plus clémente; je m'en souvenais parfaitement. Je revivais le compartiment de troisième classe à peine fermé et non chauffé où je dus passer la nuit. Je me rappelais la souffrance physique causée par le froid, mais rassuré sur mon sort futur et avec l'espérance, je me disais: là où d'autres ont réussi, pourquoi ne réussirai-je pas à mon tour!

A Arlon, je m'arrêtai.

C'est au collège de ce modeste chef-lieu de province que j'ai fait mes premières études. Il me fut doux de parcourir la petite ville qui, autrefois, m'était si familière; de m'arrêter aux carrefours, devant les rares monuments publics; de stationner à ces endroits, dont chacun me rappelait quelque souvenir ou incident de ma vie d'étudiant.

Me voici devant la cour de l'ancien collège. J'hésitai à en franchir le seuil. Devant la loge, je reconnus le vieux portier d'antan, affublé de sa longue blouse à grands carreaux blancs et noirs. Pourquoi d'ailleurs aurais-je pénétré dans ces lieux qu'après moi tant d'autres ont fait retentir de leurs gais divertissements et de leurs joyeux refrains. La vie passe comme l'éclair et balaie dans sa course rapide les impressions lointaines.

Je gravis ensuite le calvaire Saint-Donat, lieu de pèlerinage et rendez-vous, chaque année, de nombreuses processions.

Non loin de là, je retrouvai la maison où j'ai autrefois pris ma pension. Mon hôte, un peintre en bâtiments, n'y est plus; c'est un boucher qui occupe la boutique. Les braves gens, dans l'intimité desquels j'ai vécu cinq années, doivent être morts depuis longtemps.

Sur mon passage, je dévisageai jusqu'aux enseignes des maisons de commerce. Beaucoup de noms connus avaient disparu, remplacés les uns par des désignations quelconques, les autres par des noms d'anciens camarades qui me revenaient à la mémoire.



Si j'étais pressé d'arriver à mon village, je tenais cependant à faire à pied le chemin que j'avais parcouru si souvent pendant mes années de collège.

La route est d'ailleurs fort belle et bien entretenue. Des deux côtés de la chaussée, les arbres, mes contemporains, étaient devenus robustes et ombreux.

Je me trouvai bientôt sur la hauteur de Frassem, où j'ai eu à soutenir des luttes sérieuses contre les vents, qui y soufflent généralement en tempête.

On ne saurait se figurer le froid qu'il fait l'hiver en cet endroit peu protégé et situé à une altitude élevée! Les tourbillons chassent la neige qui descend en rafales des coteaux voisins, découvrant les champs pour s'amasser dans les prairies situées en contre-bas.

Il me sembla pourtant que la température était plus douce que jadis. Malgré la neige, je reconnus tous les accidents de terrain, tous les détails du paysage.

Au delà de Frassem, la route dévale en pente rapide. A gauche, des champs; à droite, des bois, et en bordure un sentier, véritable chemin d'écolier que nous prenions chaque soir pendant la bonne et souvent même pendant la mauvaise saison.

J'arrivai ensuite au «Katzenbusch» (bois des chats). C'est là que j'ai rencontré, un matin d'hiver, un loup qui déchirait les restes d'un cheval abattu à la suite d'un accident et détérré par le fauve.

Je le revis dans ma pensée, montrant les dents et je me rappelai la hâte que je mis à me sauver, car, ce jour-là, j'étais seul; mes camarades, partis avant moi, l'avaient également aperçu.